

CÉLINE
MINARD

Plasmas

**CÉLINE
MINARD**

Rentrée littéraire Rivages

Céline Minard nous plonge ici dans un univers renversant, où les espèces et les genres s'enchevêtrent, le réel et le virtuel communiquent par des fils ténus et invisibles. Qu'elle décrive les mesures sensorielles effectuées sur des acrobates dans un monde post-humain, la conservation de la mémoire de la terre après son extinction, la chute d'un parallélépipède d'aluminium tombé des étoiles et du futur à travers un couloir du temps, ou bien encore la création accidentelle d'un monstre génétique dans une écurie de chevaux sibérienne, l'auteure dessine le tableau d'une fascinante cosmo-vision, dont les recombinaisons infinies forment un jeu permanent de métamorphoses.

Fidèle à sa poétique des frontières, elle invente, ce faisant, un genre littéraire, forme éclatée et renouvelée du livre-monde.

Céline Minard a écrit notamment *Le Dernier Monde* (2007), *Faillir être flingué* (prix du Livre Inter 2014) et *Le Grand Jeu* (2016). Elle est saluée comme une voix majeure de la littérature française actuelle.

Du même auteur

R., Comp'Act, 2004.

La Manadologie, Éditions MF, 2005.

Le Dernier Monde, Denoël, 2007 ; Folio, 2009.

Bastard Battle, Léo Scheer, 2008 ; Tristram, 2013.

Olimpia, Denoël, 2010 ; Rivages Poche, 2016.

So long, Luise, Denoël, 2011 ; Rivages Poche, 2014.

Les Ales, en collaboration avec scomparo, Cambourakis, 2011.

Faillir être flingué, Rivages, 2013 ; Rivages Poche, 2015, prix du Livre Inter 2014.

KA TA, en collaboration avec scomparo, Rivages, 2014.

Le Grand Jeu, Rivages, 2016 ; Rivages Poche, 2019.

Bacchantes, Rivages, 2019 ; Rivages Poche, 2020.

Céline Minard

Plasmas

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

L'auteure a bénéficié pour ce livre
de la bourse d'année sabbatique du CNL.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-7436-5411-5

*Brigham, ce sont des bêtises tout ça !
Raconte-nous donc une histoire, le vieux
ou la vieille, d'ailleurs
ou toi, vieux Tirésias, qui stridules comme un grillon
raconte une histoire qui ait une vraie fin
au lieu de recommencer sans arrêt comme ça
pour aboutir à un imbroglio
qui, par nature, ne suit ni ne précède rien
mais reste là, suspendu,
à se mordre la queue.*

Ursula K. LE GUIN
Danser au bord du monde

En l'air

La salle bourdonne d'électricité. Ils sont tous là, ils attendent dans le noir, caméras en veille, capteurs éteints, à l'arrêt depuis qu'ils ont pris place un à un dans l'ordre, en silence, immobiles.

Galván est debout sur la plateforme de départ, chaud, étiré, frémissant, il attend le faisceau de lumière qui le lancera dans l'action. Il sait comment passer les vingt secondes entre le coup de projecteur et l'envol. Les yeux fermés, concentré sur la disparition progressive du phosphène provoqué par la poursuite qui le reprendra et ne le lâchera plus durant les trente-cinq minutes à venir. Si tout va bien.

Rodric est en train de grimper en contrebas face à lui, il l'entend. Léna le rejoindra dans quelques secondes en pleine lumière. Elle s'appuiera sur son épaule pour saisir la barre. Ils percevront alors tous les trois le déclic unique de trois mille capteurs réactivés.

Galván respire avec application, il compte. Sa transpiration commence à imbiber son intégrale sous les aisselles, au creux des genoux et des reins. Le tissu

gonfle imperceptiblement, la ventilation s'amorce. Il regrette son antique léotard en graphène qui puait bien avant la fin de l'échauffement. Mais plus aucun humain n'est autorisé à circuler sans sa gaine électro-organique connectée. Ils traitent toutes les données, tout le temps. Et ce n'est pas maintenant, pas ce soir, qu'il va y échapper.

Les trois mille Bjorgs qui occupent le parterre sont venus pour ça, recueillir, analyser et transformer les informations. En temps immédiat et en conditions réelles reconstituées.

Les agrès sont d'époque, le filet se déploie douze mètres sous les plateformes, quatre au-dessus de la sciure et du sable qui jonchent la piste, on s'y croirait. Les gradins ont été adaptés. Aucun siège, mais une rampe de résine souple spiralée en pente douce autour du cercle central, sur laquelle ils ont roulé pour monter jusqu'à leurs points d'arrêt respectifs. Les différences de captation seront négligeables.

L'observation mécanique n'est plus l'enjeu. Galván connaît la longue histoire des Bjorgs vers la fluidité du mouvement. L'acharnement des hommes puis des modulaires pour égaler l'agilité des organismes. Il y a longtemps que les records humains ont été pulvérisés. En toute discipline. Ils sautent, ils nagent, ils volent, ils lancent plus haut, plus loin, plus profond, ils frappent plus fort, ils courent plus vite. Sur des lames d'acier tendre, les Bjorgs équipés au minimum servent de leurre lors des courses de lévriers. Avec les préréglages requis pour garder les chiens en haleine et les emmener plus vite, toujours plus vite vers leur fin.

Ils en ont épuisé des milliers avant de réduire la zone de seuil critique à un point. Précis, indépassable. L'analyse des Bjorgs est efficace.

L'échelle de corde oscille contre le métal du portique. Léna monte sans peser, elle coule son ascension à l'intérieur de la tresse de chanvre qui la supporte, elle passe d'un degré à l'autre sans en marquer aucun, dépasse la plateforme et s'y pose. Elle touche Galván à l'épaule, le projecteur les inonde. Elle attrape la barre, la garde dans sa main, la réchauffe. Galván a les yeux clos. Rodric est sur le trapèze en face d'eux, assis, en mouvement. Ses avant-bras sont blancs, poudrés jusqu'aux coudes. Ses maniques brillent d'un éclat mat. Il se balance, en équilibre sur une fesse et un bout de cuisse, les jambes pendantes. Le fantôme lumineux s'est estompé sous les paupières de Galván, Rodric est accroché par les jarrets, épaules et tête relâchées, il prend de la vitesse à chaque aller, chaque retour. C'est un moment qu'il aime. La progressive inversion de l'orientation de son corps. Cette minute d'installation, de retrouvailles avec la posture, l'ancrage dans ses cuisses, la présence de son crâne, les fourmis dans ses doigts. Il en profite, il est chez lui, solide, un porteur.

Et Galván tout à coup tient la barre des deux mains. Produit son petit saut de départ, jambes tendues, pointes, et part. Sans tambour ni trompette, les seuls sons seront ceux des agrès, des corps, des souffles, des chocs et du vent. Il siffle à ses oreilles dès le premier ballant. Bras tendus, gainé, jambes à l'équerre au retour, il monte en force, s'allège, s'alourdit d'autant,

encaisse la pression, la convoque, la révoque et passe sa figure. Un double saut périlleux au bout duquel Rodric lui dit « Donne ! », et il donne, ses mains, sa vie, son cœur dans le même geste. Un seul coup d'œil entre eux et Galván exécute son retour en pirouette et demie. Ample, lente, une promenade fulgurante. Dix secondes de vie en tout et pour tout. La plateforme vibre sous l'autorité de son poids retrouvé. Il y est, il est dans son élément, en pleine possession de ses moyens, lucide, affûté, il ne pense qu'à la quitter de nouveau. Mais Léna s'est enfuie avec le trapèze, il faudra l'attendre. Elle remonte le deuxième ballant, entame sa descente, la pointe de chaque pied à chaque extrémité de la barre, elle atteint l'apogée, lâche, plonge, verticale, jambes refermées, bras tendus, paumes jointes, et propose ses chevilles à Rodric qui les prend.

Il la tient, tête en bas, pleine d'eau, pleine de sang, il sent sa résistance descendre dans les jambes de Léna qui frôle l'air de ses doigts et semble le dessiner, le déchirer, il la tient pour la relancer, lui transmettre en élan ce qu'elle lui a fourni en impact qui les a entraînés tous les deux vers l'arrière, vers l'avant, il la lance, la barre lui cisaille les tibias, Galván a renvoyé le bâton, Léna le surmonte, pirouette et saisit le retour comme il passe. Ses mains sont immenses. Toutes veines apparentes. Elle ne sourit pas en rejoignant la plateforme. Elle n'a jamais eu à le faire. Ce n'est pas un spectacle. Ce n'est pas une espèce qui en regarde une autre – et repart, sauvage. Il n'y a que ces trois-là, ce soir, pour savoir ce qu'ils font.

Le trapèze fait six mouvements à vide pendant que Rodric ouvre le sac de magnésie accroché à sa ceinture, y enfonce la main droite, le referme, et laisse un sillage de poudre se former sur l'étendue de la courbe qu'il traverse, son ambitus, son territoire.

Les Bjorgs sont étanches, insensibles aux particules fines.

Galván est là pour tourner le triple comme il se tourne depuis des siècles, à l'antique. Sa technique est irréprochable, elle est rodée. Les Bjorgs qui maîtrisent la quinte et le sixte n'en ont pourtant pas fini avec lui, avec son art, avec sa peur peut-être. Les variations de son taux d'adrénaline qui grimpe en flèche au tout début du départ, descend pendant le ballant, s'installe dans la figure, plus stable qu'un centre de gravité pendant qu'il tourne sur lui-même comme autour d'un axe inamovible, et remonte au moment de la rencontre, juste avant d'entendre le porteur, de le sentir, de le voir enfin, ses yeux comme deux lacs inversés, gorgés de vie, de larmes retenues.

Ils n'en ont pas fini avec Rodric non plus. Avec ce qui les lie au travers du vide, qui échappe à leurs mesures. Au calcul des forces, à la mécanique des fluides, à la chimie.

Il le tourne et revient. Rodric tape dans ses mains. Léna repart.

Elle se lance de la plateforme d'un saut sec, très réduit, le seul effort qu'elle semble fournir d'elle-même, tirer de son corps, de sa force personnelle, le seul acte où sa volonté se manifeste, décisive et ramassée comme une balle. Le geste après quoi tout

est dit alors que rien encore n'est joué, n'a eu lieu, ni pris forme sinon dans sa chair et déjà dans l'air qui la porte. Elle est au-delà de la figure qu'elle va accomplir. Occupée seulement de sa suspension, paumes fermées sur la barre, immobile dans le mouvement de l'agrès, dans la masse du gaz qui l'entoure. Ce n'est pas elle qui bouge mais les éléments autour d'elle. La barre, le porteur, le filet, le portique. Elle les lâche dans les quatre directions, elle les fait tourner, les reprend pendant qu'ils tombent, les replace, les renvoie, les affole, et revient la barre dans ses mains, la plateforme sous ses pieds, la barre sans ses mains, la gravité dans la terre, l'air dans sa bouche.

Léna n'est pas une voltigeuse, elle n'a que faire de la chute.

Les Bjorgs ne parviennent pas à quantifier son degré d'absence.

Galván est en place pour le quad. Il inspire et souffle en sautant. Toujours le même, une corde, un assemblage de bâtons et d'élastiques, un mental trempé comme l'acier, une flèche dure qui va devenir toupie et s'envoyer dans le volume, hors de prise, de toute atteinte, intraitable. C'est ce moment qui le fait voler. La seconde, le dixième de seconde où le mouvement se déclenche et l'envahit, l'embarque, le prend comme s'il était lui la vague dans l'océan, la force élémentaire, le contact. Bien moins qu'une durée, une éternité. Après quoi, les bras de Rodric lui rendent son corps, les yeux de Rodric attestent son vol, et la barre son poids.

Les Bjorgs refont sans cesse le calcul de sa densité.

Ils cherchent la faille. Si elle ne se présente pas, ils la provoqueront.

Léna grimpe sur les épaules de Galván. Elle tourne le quad depuis un autre point de vue, perchée. Il tient le trapèze à sa portée au-dessus de sa tête, attend de sentir sa poigne à côté de la sienne avant de lâcher, de se préparer au recul que lui infligera son absence. Un poids plume qui part comme un fusil chargé. Elle a sauté. Galván vibre avec les filins d'acier auxquels il se tient. Léna est lancée. Elle ouvre les jambes en fin de ballant pour accélérer la première descente, monte au-dessus de lui, très haut, très loin, à l'équerre au sommet de sa course, ses pieds frôlent ses mains sous la barre, puis elle amorce au ralenti sa seconde descente, assise en l'air, peu à peu dépliée, soudain debout, emportée, aspirée par l'ascension, elle entre dans la vitesse. Au point le plus élevé de sa courbe, avant que l'énergie ne s'annule et s'inverse, elle ouvre les doigts et commence. Le premier tour du saut est celui de n'importe qui, il arrive au monde serré comme un poing, les poumons compressés, avides, bouchés, aussi sûrs que l'instinct d'une espèce millénaire, le suivant respire et passe de la vie à la vie en changeant de forme, les genoux écartés, le troisième accélère, traverse les murs, le son, la lumière, et le quatrième, Léna l'enroule à la balançoire de son enfance humaine avant de sauter à l'intérieur de la chute elle-même, de s'y installer, de s'y laisser flotter, tomber, de sentir ses bras monter, décoller, tenir et disloquer la puissance dans les épaules de Rodric. Alors, elle regrette qu'il soit là, tenace, le porteur.

Qu'il ne la laisse pas enchaîner tour après tour, chute après chute, poursuivre sa trajectoire et entamer enfin la course. Hors sol, débarrassée de ses points d'appui, de sa dynamique, de l'enveloppe, la gaine tressée, par laquelle est passé le mouvement qui vient de s'enfuir. Insaisissable.

Les Bjorgs cherchent la faille sans la voir.

Elle regarde Rodric, la clarté, l'iris noir, les longs cils, elle sourit, elle va repartir.

Deux pirouettes l'attendent au milieu du chemin, deux pirouettes et demie. La faille quelque part et les Bjorgs immobiles.